

faibli ses forces , et causé de l'embarras dans ses finances. Les Anglais en ont profité pour le mettre en grande partie dans leur dépendance. Il paraît même qu'ils l'ont forcé à abdiquer en faveur d'un marchand de Poulo-Pinang. « Tel est , comme l'observe M. Raffles , auteur anglais , le résultat définitif des assurances données par la reine Elisabeth aux rois d'Achen que jamais ils n'auraient à se repentir d'avoir formé alliance avec les Anglais ! »

Le pays des Battas , au sud du royaume d'Achen , en est séparé par les monts de Papa et de Deyra. Il confine au sud avec le territoire de Raoua ; sur la côte occidentale il s'étend de l'embouchure du Sinkel à celle du Tabouyouy ; les Achenois et les Malais occupent quelque portion des côtes. Il est très-peuplé surtout dans l'intérieur , au milieu de vastes plaines fertiles , dépourvues d'arbres , et situées entre deux chaînes de montagnes , sur les rives d'un grand lac ; le sol y est fertile , et la culture supérieure à celle des territoires méridionaux. L'île étant fort étroite dans cette partie , les habitations sont sur le bord des rivières qui coulent vers les côtes opposées ; les communications sont plus fréquentes avec celle du sud-ouest.

Ce pays est divisé en six cantons principaux , habités par autant de tribus différentes. Les Anglais ont des comptoirs à Natal et à Tapanouli. Celui-ci est dans une petite île entourée par l'embouchure d'une rivière qui forme une belle baie , et s'avance dans l'intérieur , ses rives sont hautes et bien boisées.

C'est dans le territoire des Battas que se recueille le benjoin. Comme ils en retirent un grand profit , ils font des plantations de l'arbre qui le donne. Les monts de Samponam et de Papa en produisent beaucoup , ainsi que du camphre excellent. Le commerce de ces substances précieuses enrichit la petite ville de Killing , située sur le Sinkel ; Barous , lieu situé sur la côte du sud , à 2° de latitude nord , est le plus célèbre pour l'exportation du camphre , qui , par cette raison , porte dans tout l'orient le nom de Cafour-Barous , pour le distinguer de celui du Japon et de la Chine qui est moins estimé. On ne trouve plus de camphriers au sud de la vigne. Il n'y a pas de benjoin au nord du Sinkel ni au sud de Batang-Tara.

On ne trouve point d'or dans les parties septentrionales du territoire , il n'en descend pas à Tapanouli , situé par 1° 40' de latitude nord. On en apporte une assez grande quantité au comptoir de Natal qui est réellement hors du territoire des

Battas. La radé est semée d'écueils, et une des plus mauvaises de la côte du sud.

En remontant le Butto-Bara, fleuve qui descend du pays des Battas dans le détroit de Malacca, on trouve un grand édifice en briques. Les Sumatranais n'ont conservé aucune tradition sur l'époque et les motifs de sa construction. Il est carré; à l'un des angles, s'élève une haute colonne; sur les murs on voit des figures humaines sculptées; elles ressemblent à des idoles chinoises. Près de la baie de Tapanouli, M. Marsden a observé deux monumens en pierres; l'un représente un éléphant, l'autre un homme dont les traits sont ceux des Battas; tous deux sont bien exécutés; le voyageur ne put pas non plus obtenir la moindre lumière sur ces ouvrages.

Les Battas sont en général d'une taille moins haute que les Malais; leur teint est moins rembruni. Leur vêtement consiste en une toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes, et dont ils s'enveloppent le milieu du corps, et ont une autre pièce de même étoffe jetée sur leurs épaules. Les jeunes femmes en ont une troisième qui leur couvre le sein. Elles portent des pendans d'oreille en étain; elles en ont quelquefois cinquante à chaque oreille; elles ont au col de grands anneaux de cuivre. Les jours de fête, elles mettent des pendans d'oreille en or: des épingles d'or qui ont des têtes façon-

nées en dragons ou en oiseaux attachent leurs cheveux. Tous, hommes et femmes, aiment à se parer de cordons de verroterie. Ils donnent un beau poli aux grandes coquilles de leurs rivages, et en font des bracelets.

Leurs campongs ou villages renferment rarement plus d'une vingtaine de maisons. Ils les fortifient de larges remparts en terre plantés de taillis, qu'ils entourent de fossés et de hautes palissades en bois de camphrier. Le retranchement intérieur est une impénétrable haie de bambous épineux qui cache entièrement les habitations. Toutes ont sur le devant une galerie où l'on reste pendant le jour, et où les hommes non mariés passent la nuit. Chaque campong a un balli ou grande salle dans laquelle on délibère sur les affaires publiques; on y célèbre les mariages; on y reçoit les étrangers; car les Battas exercent l'hospitalité avec beaucoup de franchise et de générosité.

La nourriture du peuple se compose de djagoug ou sorgho et de patates. Les radjahs et les riches seuls se permettent le riz. On ne mange de la viande fraîche que dans les grandes occasions. Les Battas ne sont pas délicats sur le choix de leurs mets; ils dévorent des morceaux de buffle, de sanglier, de crocodile et d'autres animaux qu'ils trouvent morts. Leurs rivières sont peu poissonneuses. Ils estiment beaucoup la chair de cheval; c'est

pourquoi ils nourrissent cet animal avec du grain pour qu'il ait meilleur goût. Ils engraisent aussi pour les manger, de petits chiens noirs à oreilles droites; les jours de fête, ils boivent avec excès du vin de palmier.

Chaque homme peut épouser autant de femmes qu'il lui plaît; on en voit souvent qui en ont une demi-douzaine. Elles habitent la même chambre; mais le mari leur assigne à chacune un foyer pour lui préparer ses alimens quand son tour arrive. Les parens de la jeune fille qui est prise en mariage, reçoivent toujours un présent considérable en buffles ou en chevaux, de sorte que les filles font la richesse des parens.

La condition des femmes est à peu près celle des esclaves. Indépendamment des soins du ménage, elles sont chargées de la culture des champs. Quand les hommes ne font point la guerre, ils passent leur temps dans l'oisiveté; la tête parée de guirlandes de fleurs, ils jouent de la flûte, ou bien ils montent à cheval, et vont à la chasse des cerfs et des daims. Ils poussent à l'excès la passion du jeu; après avoir perdu tout ce qu'ils possèdent, ils risquent leur propre personne; c'est presque la seule manière dont ils deviennent esclaves. Quelquefois celui qui a gagné donne généreusement la liberté à son adversaire; dans ces occasions, il y a une fête publique, et l'on tue un cheval.

Les Battas ont une langue écrite. Ceux qui savent lire et écrire sont bien plus nombreux que ceux qui l'ignorent, circonstance rare chez un peuple aussi peu civilisé.

Le vol est presque inconnu entre eux; ils ne sont pas aussi scrupuleux envers les étrangers, quand les lois de l'hospitalité ne les retiennent pas. Les hommes convaincus d'adultère sont punis de mort; les femmes sont seulement rasées et vendues comme esclaves. Dans tous les cas, le coupable peut se racheter, soit par lui-même, soit par ses parens.

Ce peuple offre un singulier mélange des mœurs d'un peuple civilisé, et des coutumes les plus abominables des peuples sauvages. Les Battas sont antropophages; mais ils mangent la chair humaine, non par besoin ni par une gourmandise qui résulte d'un goût dépravé; c'est pour punir le crime de l'infortuné dont ils se repaissent, ou pour assouvir leur vengeance en le dévorant. Les victimes immolées pour ces festins atroces sont des prisonniers de guerre ou des criminels. Les premiers peuvent être rachetés ou échangés; c'est pourquoi le sacrifice est souvent retardé; les derniers ne sont égorgés que lorsque leurs parens ne peuvent les racheter par une rançon de vingt bintchangs ou quatre-vingts piastres. La sentence ne peut être exécutée que lorsque le radjah en a re-

connu la justice. S'il la ratifie, il envoie un morceau d'étoffe pour couvrir la tête du coupable, et y joint un grand plat avec du sel et des citrons. Le condamné est alors attaché à un poteau ; tous les hommes présens lui jettent leurs lances ; lorsqu'il est blessé mortellement , ils se précipitent sur lui , le mettent en pièces avec leurs couteaux, trempent les morceaux de chair dans le plat rempli de sel et de jus de citron , les font rôtir légèrement , et les dévorent.

Les nombreux radjahs se regardent tous comme indépendans ; ils s'unissent entre eux , surtout ceux qui appartiennent à une même tribu , pour leur défense commune contre l'ennemi. Extrêmement jaloux les uns des autres , ils se font la guerre sous le prétexte le plus léger. Quelques-uns sont beaucoup plus puissans que les autres ; ce qui n'est pas difficile dans un pays où tout homme qui peut attacher une douzaine d'hommes à sa fortune et se procurer quelques fusils , reconnaît à peine un supérieur. Il paraît que dans les cantons d'Ancala et de Mandiling , il règne un peu plus de subordination ; un radjah y commande à toutes les tribus. Toutefois le pouvoir de ces chefs principaux n'est qu'idéal , les radjahs inférieurs ne leur obéissent qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. La nature du gouvernement varie suivant les cantons. Les radjahs les plus puissans s'arrogent le

droit de vie et de mort sur leurs sujets ; l'autorité des autres est plus bornée. A la mort d'un chef, le fils de sa sœur lui succède.

Les sujets sont obligés de suivre leur chef à la guerre ; quiconque refuse , est chassé de la tribu , sans pouvoir emporter ce qu'il possède ; le radjah fournit des vivres pour l'expédition , et accorde une récompense de deux bintchangs (8 piastres) pour chaque ennemi tué. Les sujets sont aussi tenus de travailler un certain nombre de jours aux champs du radjah. L'homme qui a pris à bail la terre d'un propriétaire , lui doit rendre ses respects partout où il le rencontre , et le recevoir dans sa maison. Ce peuple reconnaît le droit de propriété. Le possesseur d'une terre peut la vendre quand il en a la fantaisie. Si un homme qui a planté des arbres les abandonne , ils n'appartiennent pas au premier occupant ; celui-ci ne peut en disposer , mais il a le droit d'en manger les fruits.

Les revenus du chef consistent principalement dans les amendes qu'il s'attribue toujours exclusivement , et dans le camphre et le benjoin de son territoire , parce que les arbres qui produisent ces substances , sont considérés comme la propriété du radjah , mais il n'insiste pas rigoureusement sur ce point.

Les contestations qui s'élèvent entre les habitans d'un village sont jugées par un magistrat dont

les sentences sont sans appel au radjah ; quand des difficultés s'élèvent entre des habitans de villages différens , elles sont soumises à la décision des radjahs respectifs qui se réunissent.

Malgré leur esprit d'indépendance et leur dédain pour quiconque voudrait s'arroger la supériorité sur leurs petites sociétés , les Battas ont un respect profond pour le sultan de Menangcabou ; il y a même des idées superstitieuses mêlées à cette vénération.

La plus légère provocation excite l'ardeur belliqueuse des Battas. Leur existence paraît être un état de guerre perpétuel ; ils sont toujours préparés pour l'attaque ou la défense. Leur premier acte d'hostilité est de tirer des coups de fusil à poudre sur les villages de leurs ennemis, auxquels ils accordent trois jours pour proposer des termes d'accommodement ; si ceux-ci n'en font rien ou si leurs conditions ne sont pas acceptées, la guerre commence ; les hostilités durent ordinairement deux à trois ans ; rarement ils combattent en rase campagne ; ils évitent une affaire générale, parce que la perte d'une douzaine d'hommes peut entraîner la ruine du parti qui l'essuie. Ils ne hasardent pas non plus une attaque contre les villages ennemis ; ils cherchent l'occasion de surprendre les individus isolés qui traversent les bois. Quand ils se tiennent en embuscade ,

ils se contentent pour toute nourriture d'une patate par jour.

A chaque angle des fortifications qui couvrent leurs villages , ils placent un grand arbre sur lequel ils grimpent pour reconnaître l'ennemi. Ils n'aiment pas à rester chez eux sur la défensive. Ils laissent quelques hommes pour garder les foyers paternels , s'avancent dans le pays , et selon le besoin , se font des parapets et des retranchemens. Ils ne combattent jamais corps à corps ; les deux partis se tiennent à une distance raisonnable l'un de l'autre , ordinairement à plus d'une portée de fusil.

Leur étendard militaire est une tête de cheval avec une crinière flottante. Leurs armes sont des mousquets , des lances dont la hampe est de bambou et la pointe en fer , un coutelas qu'ils portent au côté. Ils n'ont point de cris comme les Malais , leurs gibernes contiennent des cases de bois dans chacune desquelles est la charge de leur mousquet. Ils y mettent aussi leurs mèches. Ils ont d'autres boîtes pour leurs balles. Ils fabriquent leurs coutelas ; ils savent extraire le salpêtre du sol des maisons habitées. Ils achètent leurs mousquets à des marchands qui les apportent de Menangcabou où on les fabrique.

N'ayant point de monnaies , ils la remplacent dans les échanges par des gâteaux de benjoin ,

des buffles, des fils de cuivre, des grains de verre, des morceaux de sel. Chacun de ces objets a une valeur différente.

Les Battas de l'intérieur reçoivent de ceux des côtes les marchandises dont ils ont besoin, et leur livrent en retour du benjoin et du camphre. Pour la facilité du commerce, quatre marchés ont été établis sur les bords du fleuve de Tapanouly; le trafic a lieu à chacun pendant un jour entier dans l'année. Les Battas qui habitent le quatrième canton ou celui qui est le plus éloigné de la côte, portent leurs marchandises au lieu indiqué; ceux du troisième y vont de leur côté, font leurs échanges avec eux, puis retournent au troisième marché; ils y rencontrent ceux du second, et ceux-ci vont au premier; c'est à celui-là que s'obtiennent les objets vendus par les Européens et les Malais. Dans ces occasions, toute hostilité est suspendue. Qui-conque arrive avec son mousquet, a une branche d'arbre dans le canon; le décharge dans un mur en terre, et à son départ y retrouve ses balles. Le trafic a lieu en plein air; on ne voit dans ces lieux qu'une seule maison qui est destinée au jeu.

Parmi les Sumatranais, les Battas sont ceux qui ont conservé sans aucun mélange leur antique religion et leurs anciennes coutumes. Ils ont une idée confuse d'un être tout-puissant, auteur du

bien, et d'un autre, source du mal. Ils reconnaissent une sorte de trinité, et révèrent trois divinités principales; celle qu'ils nomment Batara Gourou paraît avoir la suprématie. Il est difficile de dire s'ils croient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses de l'autre vie. Plusieurs points de leur croyance et quelques-uns des noms de leurs dieux subalternes semblent d'origine hindoue. Ils ont des prêtres dont le corps est tatoué de diverses couleurs, et qui se couvrent le visage d'un masque de bois. Ils n'ont cependant pas de culte réglé, et les seules cérémonies religieuses sont celles qui accompagnent la prestation du serment, et les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts; ils les enterrent avec beaucoup de pompe; si c'est un chef, ils célèbrent ses funérailles par de grands festins; quelquefois ils consomment dans ces occasions plus de cent buffles.

Les prêtres des Battas prédisent les jours heureux ou malheureux qui s'observent très-scrupuleusement. Avant de partir pour la guerre on tue un buffle ou un coq blanc, le prêtre ouvre l'animal, et consulte ses intestins pour connaître le succès de l'entreprise. L'infailibilité est indispensable en pareil cas, puisque si l'événement se trouve contraire à la prédiction, le prêtre est quelquefois mis à mort en punition de son erreur.

La langue des Battas paraît avoir éprouvé moins

de changement que les autres idiomes de l'île. Leurs écrits pour les actes ordinaires sont tracés sur des morceaux de bambous; pour plumes ils se servent des folioles du dammar, espèce de pin; ils en brûlent le bois pour en obtenir la suie qui, mêlée avec le suc de la canne à sucre, compose leur encre.

M. Marsden s'est procuré quelques-uns de leurs manuscrits, ils contiennent des figures de scolopendre et d'autres animaux nuisibles; le texte paraît être relatif à l'astrologie judiciaire et à la divination; comme on ignore leur langue on ne peut rien dire de positif à cet égard.

La réputation de férocité des Battas a refroidi le zèle des missionnaires chrétiens et musulmans; aucun n'a essayé de pénétrer chez eux: d'un autre côté le pays de ces insulaires n'étant riche qu'en productions végétales, n'a pas tenté la cupidité des conquérans. Voilà ce qui explique comment ils ne se sont pas départis des mœurs de leurs ancêtres.

Le Menangcabous furent jadis le peuple dominateur de Sumatra: la suprématie de leur sultans est encore reconnue par tous les radjahs ou sultans dont la puissance s'est élevée sur les débris de la sienne; ils lui paient même un tribut

de politesse. Aussi prend-il, par excellence, le titre de maha-radjah ou grand radjah.

Le pays des Menangcabous est à peu près au centre de l'île, en grande partie au sud de l'équateur; son étendue est d'une centaine de milles; il est généralement plat, borné par des montagnes boisées, et bien cultivé; il a des communications faciles avec les côtes; de grandes rivières l'arrosent.

On distingue les Menangcabous des autres Sumatranais par le surnom d'orang oulou (paysans); quelquefois par celui d'orang malayo (malais), dénomination qu'ils partagent avec les habitans des côtes de la péninsule de Malacca et de plusieurs autres îles, et en général avec tous les musulmans dont le langage naturel est le malais.

Selon les Sumatranais, l'empire de Menangcabou subsiste depuis la plus haute antiquité; comme ils n'ont aucune espèce d'annales, on ne peut rien dire à cet égard, même vaguement. Quand les Portugais abordèrent à Sumatra, il était déjà sur son déclin. Tous les anciens navigateurs en parlent cependant comme d'un pays important par ses riches productions.

Les Menangcabous ne sont plus réunis sous un seul gouvernement; ils obéissent à plusieurs petits souverains indépendans. Ils sont convertis à l'islamisme depuis le commencement du dou-